

Littérature étrangère

Number 42, December 1990, January–February 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1990). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (42), 33–39.

DUBLIN AU SUD

Isidoro Blaisten
Gallimard, 1989 ; 24,95 \$

Les lecteurs du collectif *Rencontres/Encuentros, écrivains du Québec et de l'Argentine* (Éditions Sans Nom, 1989) ont déjà eu le bonheur de lire Blaisten en français. « Carpe diem » nous révélait un écrivain en pleine possession de ses moyens, au regard et à l'humour décapants.

Dublin au Sud, premier recueil publié en français — six recueils de nouvelles ont paru en espagnol — avive l'impression laissée par « Carpe diem ». Disons-le d'emblée : Blaisten est de la trempe des grands novellistes latino-américains (son « Oncle Facundo » n'est d'ailleurs pas sans rappeler « La santé des malades » de Cortázar). Ce qui le singularise, c'est l'humour, l'ironie dévastatrice avec laquelle il pervertit le réel. Les personnages de Blaisten sont presque toujours aux prises avec des idéaux qui les dépassent, les écrasent même. Jamais toutefois ils ne s'apitoient sur leur sort (en cela l'humour joue pleinement son rôle, servant en quelque sorte de garde-fou non seulement du réalisme, mais de la lucidité : incessant rappel de la précarité de tout idéal).

Le personnage de « La porte en deux » illustre bien l'art de Blaisten. Un employé modèle quitte, du jour au lendemain, travail, famille et amis pour scier une porte et en faire une bibliothèque. Bien que tout s'effondre autour de lui, le personnage s'agrippe à sa porte et son existence n'aura d'autre but que d'aller au bout de cette obsession. « Le poisson dans l'après-midi » aborde également le thème de l'imprévisibilité de la destinée humaine, du sens que l'on s'efforce d'y rattacher pour désamorcer nos angoisses. Ici, le ton est cependant tout autre : l'humour fait place à l'interrogation, au doute, à l'inquiétude.



Difficile de rendre compte d'un coup de foudre en quelques lignes, de rendre justice à un recueil aux multiples facettes. Une chose est sûre : j'attendrai impatiemment la traduction des autres recueils.

Jean-Paul Beaumier

LES CHAMPS D'HONNEUR

Jean Rouaud
Minuit, 1990 ; 22,95 \$

Ce premier roman est, à bon droit, l'un des événements de la rentrée littéraire (l'horrible chose !) parisienne. D'emblée, en effet, s'y impose un ton particulier, découlant de la rencontre d'une écriture préméditée et d'une singulière faculté d'observation (« Le dentier était à sa mesure. Débordant du beurrier-piscine, il parlait pour elle. Les vis, les boulons, les gommages y étaient maintenant à l'étroit. Au moindre chamboulement sur le buffet, on les retrouvait étalés sur le linoléum gris de la cuisine, oisillons déplumés éjectés sans ménagement par ce coucou parasite. » p. 81). De cette rencontre, naît aussi une authentique poésie, parfois lancinante, lorsqu'elle est évocation des brumes de l'estuaire de la Loire et de ses

pluies entêtantes, ou déchirante, quand, par exemple, elle se fait vision hallucinée du champ de bataille d'Ypres.

Roman familial dont le charme étrange tient, entre autres, au fait que le narrateur-personnage y est absent, *Les champs d'honneur* raconte les morts successives du père, de la tante et du grand-père du narrateur. On y voit donc une contrée — la Loire-Atlantique, Riancé, Random — se dépeupler progressivement. Ce roman de Rouaud est le récit, mélancolique et pourtant teinté d'humour, de la fin d'un monde, qui s'écroule de façon tantôt lente (comme la maison familiale après la mort prématurée du père), tantôt foudroyante (l'apparition de la guerre chimique à Ypres en 1916). En cours de récit, les péripéties familiales s'arriment à celles de l'Histoire, comme dans cet autre admirable roman, *L'Acacia*, de Claude Simon. La peinture amusée d'une

certaine quotidienneté s'allie à l'évocation des tragédies de l'Histoire pour faire de ce roman un mélange savoureux de légèreté et de gravité, comme dans ces pages décrivant l'équipée du grand-père maternel du narrateur, parti à la recherche du corps de l'un de ses frères mort à la guerre et se fortifiant dans cette tâche en écrivant de prolives et saugrenues lettres d'amour.

En somme, c'est peu à peu, insidieusement (comme la pluie), que ce beau roman nous atteint.

Robert Dion

**LE GÉNÉRAL
DANS SON LABYRINTE**
Gabriel García Márquez
Grasset, 1990 ; 24,95 \$

Simón Bolívar, le Libertador, la pierre angulaire de l'histoire de toute l'Amérique latine, figure aussi controversée que vénérée, personnage devenu mythique : voilà le protagoniste du dernier roman de Gabriel García Márquez. Entreprise scabreuse et délicate, celle d'écrire un roman sur Bolívar ! D'autant plus que l'auteur a choisi de nous présenter cet homme illustre à la fin de sa vie, dépourvu de gloire et de splendeur, en pleine déchéance.

Le récit se situe lors de ce qui fut le dernier voyage de Bolívar, le long du fleuve Magdalena. Nous parcourons alors sa vie, tout comme lui, il parcourt le fleuve, en passant par ses succès, ses échecs, ses ambitions, ses amours. Pourtant García Márquez n'a pas écrit la biographie de Bolívar, il a bien écrit un roman. Les frontières entre l'histoire et la fiction sont si minces et c'est justement ce jeu subtil entre l'historique et l'imaginaire, ce passage discret d'un registre à l'autre, ce point d'interrogation qui surgit des fois dans l'esprit du lecteur l'invitant à se demander « était-il vraiment comme ça ? » qui donnent à ce roman sa puissance et sa force.

Loin du *réalisme magique*, classification que García Márquez a toujours contestée, la seule magie du *Général dans son labyrinthe* (excellente traduction d'Annie Morvan) c'est de nous faire assister à la démythification d'un héros et de nous le montrer tout nu, malade, dans toute sa complexité, ►

avec ses tics et ses contradictions, bref humain et donc mortel. Car, comme disait García Márquez dans une récente entrevue : « Bolívar, comme ça, battu et foutu, est beaucoup plus grand que tel qu'on a essayé de nous le vendre. » (*Nuit blanche*, n° 38, p. 47)

Cecilia Ponte

ON VIENT CHERCHER MONSIEUR JEAN

Jean Tardieu
Gallimard, 1990 ; 21,50 \$

À 87 ans, Jean Tardieu nous offre des notes autobiographiques en deux parties. La première est plutôt anecdotique. Dans la seconde, sans contredire la meilleure, le poète « retrace les étapes d'une méditation commencée en secret dès l'enfance : une quête obstinée, entre le ravissement et l'horreur, où les émotions éprouvées sont plus importantes que les idées et les fantasmes de la rêverie plus chargés de sens que le monde éveillé » (p. 11). Tout Tardieu est dans ces mots admirables qui plaident en faveur du symbolisme profond de sa poésie et de l'au-delà, cet « inépuisable vide », que jauge sa quête.

C'est aussi pourquoi ses confidences constituent une sorte d'essai sur la création littéraire. Les nombreux chapitres qu'il consacre à ses recherches sur le langage, à son « code de signes », à l'« en deça du sens » (« Je ne peux entendre parler un être humain à travers une porte qui masque ses paroles sans être saisi d'une insupportable angoisse. » p. 104) ou à l'« au-delà du sens » sont à ce titre admirables d'assurance et de patience.

Ses recherches appellent aussi un « trouble métaphysique », hanté qu'il est par l'espace, que ce soit celui des boulevards, celui de la nuit (qu'il embrasse les yeux ouverts, comme Ferron) ou l'espace

nietzschéen de « par delà le bien et le mal » rendu mystique selon la loi kafkaïenne de la Mission : « En tout cas (et cela j'en suis sûr) j'ai toujours été fidèle à l'injonction, qui m'a été donnée très tôt, de me servir du langage pour tenter de répondre au silence du monde étrange où nous vivons et qui pourtant ne cesse de nous poser des questions. » (p. 56)

Ce sont de belles pages, remplies d'incertitudes, de mouvements circulaires et d'enfance, mais éminemment sereines. La mort est discrète pour Monsieur Jean.

François Ouellet

KILOMÈTRE ZÉRO Thomas Sanchez Seuil, 1990 ; 29,95 \$

En 1973, après la publication de son premier roman *Rabbit Boss* (Seuil, 1978, pour la traduction française), Thomas Sanchez, fils d'immigrés espagnols, avait connu la gloire. Hollywood voulant adapter pour l'écran ce récit de la saga de quatre générations d'Indiens vivant en Californie, Sanchez s'était fait offrir des monceaux de dollars et de contacts avant de se faire renvoyer sans film et sans argent.



Exit Sanchez, qui débarque en 1981 à Key West. Dans cet Eldorado, à 150 milles de Miami et à 90 milles de Cuba, 30 000 personnes vivent face à l'océan, collés sur la borne kilométrique zéro de la route n° 1, point de départ du territoire américain ; plus du quart de ces habitants sont homosexuels et le taux de malades atteints du sida est ici le plus élevé aux États-Unis et bien supérieur à celui de New York et de San Francisco.

Thomas Sanchez n'a pourtant pas écrit le roman du sida ou, plutôt, il serait injuste de réduire à un plaidoyer, un réquisitoire ou que sais-je encore, un récit qui a parfois odeur et valeur d'épopée. Pas de témoignage, mais une pure métaphore sur ces maux nouveaux qui rongent l'Amérique post-Viet Nam : la destruction de l'environnement et le sida, et sur ce que peut représenter Key West, porte ouverte sur

les Caraïbes mais aussi mouvoir de luxe. Des personnages incarnent cette donne : Justo, flic honnête et fils de réfugiés cubains, symbole de l'Amérique du melting-pot ; son ami St. Cloud, ivrogne et ancien activiste du mouvement pacifiste des années 60 ; Voltaire, un jeune réfugié haïtien porteur du virus du sida ; Space Cadet, ex-hippie ravagé par l'acide, persuadé que le monde se précipite à sa perte. D'autres aussi : Évelyn, la femme de St. Cloud devenue lesbienne, Renoir l'homosexuel, Bubba-Bob le pêcheur de requins... Et des truands, les habitués du Wreck Room, les homos du Pont-à-Bite (un lieu de drague), des ivrognes, des toxicomanes et des exilés parqués dans un camp où la plupart meurent à petit feu, victimes du sida. Et une voix anonyme, qui court tout au long du récit, qui invective en énonçant la catastrophe.

Ainsi va la vie dans l'île de Key West, l'île des morts, en bordure du kilomètre zéro. Ainsi va l'apocalypse dans *Kilomètre Zéro*, roman cruel et cynique de la putréfaction d'un monde.

Françine Bordeleau

CABU EN AMÉRIQUE Jean-Claude Guillebaud et Laurent Joffrin Seuil, 1990 ; 22,95 \$

Cabu, faut-il le souligner, compte parmi les dessinateurs satiriques français les plus talentueux. Sa vision du *déclin de l'Empire américain* est irrésistiblement drôle quoique sans doute encore en deçà du *désastre* ! Les *intellos* français auxquels le livre est en premier lieu destiné ont toujours été, peu ou prou, méprisants à l'égard des valeurs, si l'on ose dire, contenues dans la *pop-culture* américaine. Merci Mickey, merci MacDo, merci Dalas, bonjour la vulgarité. Cabu ne fait donc pas exception à la règle.

Les dessins viennent à l'appui d'un texte qui, en quelque sorte, présente l'envers voire le dos du *mythe américain*. Je devrais dire le cul, un cul *Hénaurme*, car les bougres ont de l'appétit ! L'Amérique aurait-elle mal vieilli ? Il y a tout lieu de le craindre et ce n'est pas un Mickey sénile et cupide qui me contredira sur ce point. Les auteurs de *Cabu en Améri-*

que, Laurent Joffrin et Jean-Claude Guillebaud, écrivains et journalistes, brossent un portrait allègre de l'Amérique : les riches, les pauvres, les noirs, les vieux (voir Miami), les gros (voir partout), Disneyland, Las Vegas, les gais, les flics, Chicago, Dieu (Dieu est-il américain ?), la Californie, etc. Il s'agit d'un reportage aussi bien que d'un manuel de zoologie (Mickey, Pluto, Reagan, Donald, ...). Et certaines questions méritaient sans doute d'être posées : les Américains sont-ils encore totalement humains ? Leur dérive animalière n'est-elle pas dangereusement irréversible ?

Parvenus à ce point, que mes lecteurs se rassurent, car si cette évocation de l'Amérique est incontestablement française, ils auront tout de même le privilège, et cela pour le prix d'un seul ouvrage, d'observer des Français qui observent des Américains ! En outre, malgré le trou noir des années Reagan aux désastreuses conséquences politiques et sociales, l'Amérique — c'est moi qui le souligne — reste encore un peu l'Amérique même si ce n'est plus le Pérou !

Patrice Remia

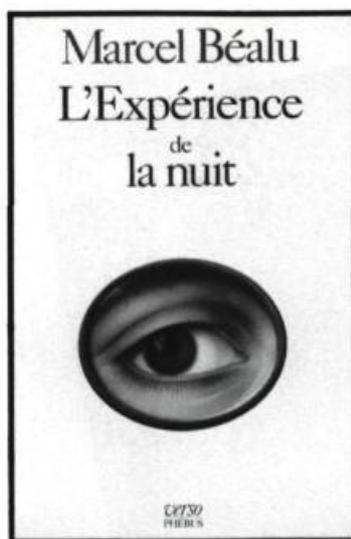
L'EXPÉRIENCE DE LA NUIT

Marcel Béalu
Phébus, 1990 ; 29,95 \$

MARCEL BÉALU
Yves-Alain Favre et Jean-
Jacques Kihm
Seghers, 1990 ; 19,75 \$

L'on ne peut que se réjouir que les éditions Phébus aient soustrait à l'oubli ce magnifique et énigmatique roman de Marcel Béalu paru une première fois aux éditions Gallimard en 1945. Il aurait alors ravi des lecteurs tels que Jean Paulhan, Antonin Artaud, Gaston Bachelard, André Pieyre de Mandiargues, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les deux mille qui auraient lu *L'expérience de la nuit* en près d'un demi-siècle (encore aujourd'hui le nom de Béalu demeure, sinon inconnu, du moins associé à un écrivain méconnu, un nom qui revient quelquefois sur les lèvres de quelques initiés dont le regard s'anime aussitôt).

L'expérience de la nuit est avant tout un livre initiatique,



en ce sens qu'il propose une quête, une recherche, une exploration et, ultimement, une remise en question de ce qu'il est convenu d'appeler réalité (aussi l'univers de Béalu n'est pas sans rappeler celui de Lewis Carroll et du *Paysan de Paris* d'Aragon). Marcel-Adrien, le narrateur, éprouve depuis quelque temps des troubles de la vue et se rend consulter un certain docteur Fohat, oculiste de profession. Des choses et du monde qui l'entourent, il n'a plus une perception nette et souhaiterait que ses yeux lui renvoient à nouveau une image de la réalité telle qu'elle est censée être. Mais voilà : que signifie avoir une vision sans failles ? Quelle image du monde est plus fidèle, plus réelle qu'une autre ou quelles images le seraient ? On le voit, Marcel-Adrien (qui partage avec l'auteur les mêmes prénoms) n'est pas au bout de ses peines et le traitement que finira par lui proposer le docteur Fohat illustre bien de quelle quête il est ici question : « Il faut déplacer le regard, changer l'angle de vision pour que la vérité essentielle apparaisse dans un nouveau relief. Donner à chacun regard à sa mesure, puisqu'il est impossible de transformer le monde à la mesure de chaque regard... » (p. 111) Telle est l'inoubliable expérience à laquelle le lecteur est convié.

De leur côté, les éditions Seghers viennent de faire paraître une nouvelle édition du portrait de Marcel Béalu, d'abord paru en 1965. « Mettre à jour, compléter et parfaire le bilan d'une carrière hors du commun », c'est en ces termes que Bernard Delvaile nous présente cette édition.

Il s'agit, comme il est d'usage dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », de juxtaposer aux précisions bibliographiques des témoignages et des pistes de lecture pour mieux comprendre et situer l'homme et l'œuvre et pour éclairer les ponts qui vont de l'un à l'autre. Malheureusement, comme cela est souvent le cas face à une œuvre aussi multiple que polymorphe, le parcours proposé au lecteur est beaucoup trop linéaire et explicatif (on a même recours aux quatre éléments chers à Bachelard dans cette relecture de Béalu). Aux inconditionnels de Béalu, ce portrait ne révèle rien de nouveau ; aux autres, il présente avant tout un écrivain en marge de son époque. Suit un choix de textes tirés de *Mémoires de l'ombre*, *Journal d'un mort*, *Les messagers clandestins*, *Contes du demi-sommeil*, ainsi que des poèmes extraits de différents recueils. Cette seconde partie demeure sans doute la meilleure introduction à l'œuvre de Béalu.

Jean-Paul Beaumier

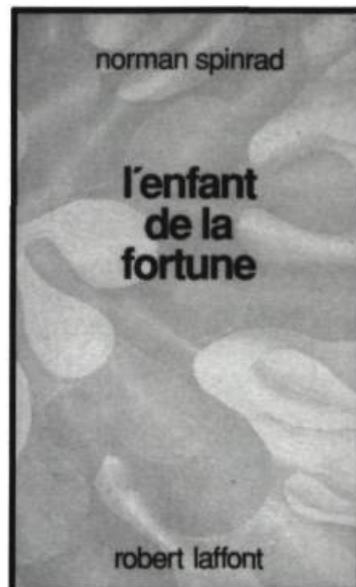
L'ENFANT DE LA FORTUNE

Norman Spinrad
Robert Laffont, 1990 ; 32,80 \$

Quand on s'appelle Norman Spinrad, que ses romans : *Jack Barron et l'éternité*, *Rêve de fer*, *Les miroirs de l'esprit*, *Rock machine* ont connu des succès immédiats, il doit être assez inquiet d'attendre plus de cinq ans la traduction d'un titre.

Le lecteur, lui, craint le pire. Surtout quand on l'avise que la traduction est plus brève que le roman original, même si l'on ajoute qu'elle « a été conduite dans le plus complet respect du texte et du lecteur et a abouti [...] à une version supérieure à l'original parce que plus concise ». Travail accompli, doit-on le rappeler, avec le consentement de l'auteur !

L'œil pointilleux, le lecteur prend le départ, cherchant malgré lui le hiatus, les traces des amputations. Au bout de quelques pages, la densité du propos l'oblige à se concentrer sur le fond. Quelques minutes plus tard, il a tout oublié de la forme : il vient de décoller dans l'imaginaire spinradien ! *L'enfant de la fortune* est un



livre remarquable, dans la grande tradition de l'auteur : une intrigue bien structurée, un imaginaire débordant, une subversivité de propos rafraîchissante ! Histoire des péripéties d'une jeune fille qui doit découvrir le monde, le roman se situe dans un futur où l'humanité a essaimé à la grandeur de la galaxie, où mille coutumes se bousculent sur mille planètes, mais où l'Homme ressemble toujours à ce petit singe à la fois craintif et inventif qui, il y a bien longtemps, jeta un œil sur l'horizon du haut d'un arbre.

Pour les amateurs de Spinrad, je ne divulguerai rien du récit, sinon pour dire que les décors rappellent Jack Vance, les personnages Cordwainer Smith, et que, pour l'amour, l'intelligence et l'humour qui se dégagent du fond, on pense à Robert Heinlein et Theodore Sturgeon.

Que les initiés comprennent, que les autres se précipitent !

Jean Pettigrew

SÉDUIT ET ABANDONNÉ

Jan Trefulka
Gallimard, 1990 ; 24,95 \$

Il se sent une espèce de matou ivre qui ne saurait plus au petit matin où il en est ; comme un chat, il vient d'ailleurs (sans mal) de sauter sur le trottoir d'une fenêtre ouverte.

Même plus sûr d'être Jindrich Dvorak, il s'éloigne péniblement de cette maison où il vient de passer une nuit tumultueuse.

Nous le suivrons d'abord jusqu'à une gare où il hésite à entrer ; puis à travers champs en direction de la forêt toute

proche. « Sans savoir exactement pourquoi, il sentit qu'il ne pourrait décider de son avenir qu'au sein de la nature. » (p. 10)

Débute alors pour Jindrich D. un long retour sur soi, une sorte de *passion* à rebours où un homme augmenté de ses contradictions devient son propre Golgotha (en chemin le lecteur apprendra d'ailleurs pourquoi Joseph le charpentier n'était pas au pied de la croix lorsque son fils Jésus expira).

Enfant, ce Jindrich croyait aux miracles ; aspirant-curé, il doutait du sérieux de sa foi ; gardien de nuit, il lit les classiques grecs et latins et se sent un comédien déchu.

Ce fou ou ce saint qui voudrait concilier Marx et Jésus tombe amoureux, finit par se marier et avoir des enfants. Mais comme l'*amour parfait* n'existe pas, il lui faudra expier très durement son incapacité à *entendre*, à trouver au moins un sens à une vie qui n'en a plus à force de tourbillonner.

Volontairement ironique, le titre de ce roman parfois noir, parfois savoureux (traduit du tchèque par Barbora Faure) fait donc référence à la vie tourbillonnante de son héros tour à tour séduit puis abandonné par son enfance, la religion, la politique et par l'amour dont les messages (comme ceux de Dieu) ne sont pas toujours clairs.

Mais, comme le précise Milan Kundera en quatrième de couverture, le titre concerne aussi le pays de son auteur (la Tchécoslovaquie) perpétuellement *séduit et abandonné* par l'Histoire.

Jan Trefulka (né en 1929) est devenu ouvrier après le printemps de Prague. Interdite en Tchécoslovaquie depuis plus de vingt ans, son œuvre (dont *Hommage aux fous*, Gallimard) a été publiée à l'étranger. Il vit présentement à Brno.

François Mailhot



RIMINI
Pier Vittorio Tondelli
Seuil, 1990 ; 34,95 \$

Marco Bauer, jeune journaliste arriviste, est dépêché à Rimini sur la Riviera italienne par un quotidien milanais à grand tirage. Son rôle sera d'assurer la direction du supplément estival, « La page de l'Adriatique », destiné à accompagner les abonnés jusque dans leurs vacances (car il n'y a pas que des touristes étrangers à Rimini). Dans la médiocrité d'une ambiance construite pour soutirer le plus d'argent possible aux vacanciers, il y aura à boire et à manger pour le journaliste friand de scandales à servir à ses lecteurs. Néanmoins lucide, Bauer constatera ce faisant qu'il n'est lui-même que le jouet d'un pouvoir qu'il croyait détenir.

Si le propos n'est pas dépourvu d'intérêt, c'est surtout la forme de *Rimini* qui a retenu mon attention. D'abord écrit au je, assumé par Bauer, le roman bifurque brusquement, après une mise en contexte plutôt efficace, et entre dans une autre histoire, elle-même bientôt interrompue pour faire place à d'autres, toutes écrites celles-là à la troisième personne — mais

pas par Bauer comme on pourrait le croire. Si les histoires se croisent, elles ne se pénètrent jamais ; seul Bauer effleure parfois le destin des autres protagonistes, obligé qu'il est de couvrir l'*Événement* : meurtre, suicide, scandale financier ou délinquance de toxicomane. Car toutes les intrigues aboutissent à Rimini dans la chaleur tendue de la saison touristique, atmosphère corrompue propice aux dénouements tragiques. Chacune des intrigues demeure cependant autonome — jusque dans le ton, même si l'effet n'est pas toujours heureux — et aurait pu faire l'objet d'une nouvelle (premier genre auquel s'est d'ailleurs adonné Tondelli dont *Rimini* est le troisième livre publié).

Cette construction en puzzle dont les morceaux sont plutôt adroitement découpés vous place dans la situation de l'amateur de téléromans qui passe la soirée à regarder des intrigues qui s'interrompent au

meilleur moment pour le faire patienter jusqu'à la semaine suivante — à la différence près que le lecteur n'est pas obligé d'attendre une semaine pour connaître la suite !

Hélène Gaudreau

FONDS DE TIROIR
Pierre Desproges
Seuil, 1990 ; 18,95 \$

Obligé à des pantalonades parce que c'est tout ce qu'on sait faire, on finit par se prendre au jeu, jusqu'à jouer un jeu ultime, cruel et hilarant, avec ce cancer qui vous bouffe lentement comme un gourmet. On se mettrait en sauce et on sortirait le soir avec des salsifis pour échapper à la purée. Desproges riait sans huiles, grinçant, inégal aussi. On le rencontra au hasard des revues et, plus rarement, pour les hexagonaux, au théâtre, au music-hall. Le cancer a fini ses agapes, mais Desproges avait caché ses derniers gloussements au fond d'un tiroir ou sous les beaux draps d'une armoire normande, une rente pour des enfants qu'il avait faits sans trop savoir pourquoi, avec une femme qu'il aimait sans trop savoir non plus. Et l'homme qui ne sait pas à des hypothèses rigolotes sur à peu près tout, et il trouve rigolo de ne pas même comprendre ses propres explications. En vérité, Pierre Desproges repose de Kierkegaard.

On pardonnera à Renaud, qui se veut désespérément drôle, d'être encore là à faire une préface comme Margerin, c'est qu'il croit, à tort ou à raison, que ça peut faire muser la vente. Voir si un homme qui a fait montre de tant de délicatesse avec le pangolin ne saurait trouver lui-même la rate du public...

Jean Lefebvre

LE MAÎTRE DES CHIMÈRES
Yann Queffelec
Julliard, 1990 ; 24,95 \$

Le dernier Queffelec avait tout pour plaire. Il agace. Ceux et celles que le Marc Forcin du *Charme noir* avait séduits n'apprécieront guère le Francis Pavin du *Maître des chimères*, sa version édulcorée. La sauce a tourné, le tragique s'est mué en burlesque. Queffelec affectionne le personnage : la quarantaine désabusée, séducteur

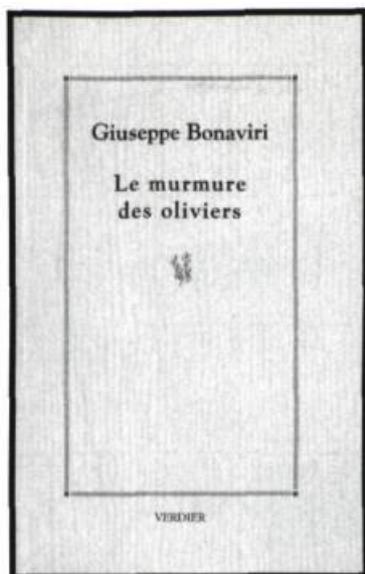
forcené, alcoolique, menteur, forcément fragile, empêtré dans son mal-être. Le portrait, cette fois, confine à la caricature.

Astuce de romancier ? Peut-être. Car le roman multiplie les doubles : ce comédien qui se joue à lui-même la comédie, qui reprend dans la vie les rôles qu'il joue au théâtre, qui répète inlassablement les mêmes scénarios de séduction, réduisant les autres personnages à des rôles de figurants, est si outrancier qu'il en est carrément détestable. En multipliant les situations abracadabrantes et les intermèdes d'apitoiement sur soi, le roman laisse perplexé quant au projet qui le supporte. S'agit-il d'une réflexion sur la tragédie shakespearienne, ou d'une parodie de boulevard ? La forme romanesque convenue et le manque de distanciation à l'égard du personnage n'autorisent aucune réponse. L'épilogue vient d'ailleurs infirmer toute certitude et laisse pantois. Ici, les ficelles sont énormes et font basculer le récit dans le mélodrame pour concierges. Je résume : Francis, sous une identité de sourd-muet qu'il a empruntée pour fuir ses souvenirs (l'idée était pourtant géniale), va mourir en sauvant une petite fille d'un accident de voiture alors qu'il est sur le point de retrouver sa propre fille qu'il a abandonnée, tant il était hanté par le remords d'avoir déjà tué un premier fils. Créon, ça vous dit quelque chose ? C'est ce roi légendaire qui périt en essayant de sauver sa fille, et c'est aussi le rôle que tenait Francis au début du récit. Vous pigez ? L'enchantement verbal indéniabie qui menait cette réflexion sur la séduction de l'imaginaire et du langage laisse un arrière-goût de fable moralisatrice. Je préférerais nettement le cynisme des autres ouvrages de Queffélec, tellement moins fade.

Frances Fortier

LE MURMURE DES OLIVIERS Giuseppe Bonaviri Verdier, 1990 ; 19,95 \$

On s'échine du matin au soir sur de maigres champs. La pluie se fait attendre. La récolte est mauvaise. La maladie survient. Il faut s'endetter, vendre le mulet. Puis c'est la guerre qui vient enlever à la terre de jeunes bras. On vit



dans la crainte d'être chassé par le propriétaire. Et les joies sont rares. Rien de virgilien dans le tableau que fait Bonaviri du monde des petits métayers siciliens.

Sa technique est assez proche du conte : personnages à la psychologie sommaire, aux contours peu appuyés ; êtres inanimés soudain devenus personnages : on voit les cloches et le vent se mettre à parler. Mais on chercherait en vain les nombreuses péripéties et la drôlerie qui font le charme des contes populaires. Le récit de Bonaviri est fait de la reprise des mêmes gestes, du passage des années qui ne change rien à la misère, de la disparition des plus vieux qui sont remplacés par de plus jeunes promis à la même vie d'exploitation et de disette. Au début du livre, le métayer Massare Angelo, venu s'installer sur les terres de Don Francesco, croise son prédécesseur renvoyé parce qu'il est trop vieux. À la fin, il est renvoyé à son tour et meurt dans le dénuement. La boucle est bouclée. Tout est immuable comme le murmure des oliviers. On voit pourtant poindre la révolte chez Massare Angelo devenu vieux. S'adressant à son petit-fils, il lui dit : « Apprends à défendre tes intérêts avec les autres paysans. Ne fais pas comme moi, tu comprends ? » Mais cette réaction est si tardive et si timide qu'elle en perd toute signification.

Le grand romancier Vittorini aimait Bonaviri chez qui il appréciait le « sens délicatement cosmique avec lequel [il] représente le petit monde local dont il nous entretient, trouvant jusque dans les herbes et les animaux, les pierres, la pous-

sière, la clarté de la lune ou du soleil un mouvement ou un cri de participation aux pauvres vicissitudes » des personnages. Cet éloge formulé à propos du premier livre de Bonaviri, *Le tailleur de la grand-rue*, peut s'appliquer parfaitement au *Murmure des oliviers*. Le roman est accompagné dans cette édition 1990 de trois chapitres d'une œuvre inachevée ; ils sont traduits par Jacqueline Bloncourt-Herselin.

Jacques Martineau

LE DIABLE PEINT Christine Avenir Mercure de France, 1990 ; 19,95 \$

En 1988, *Le cœur en poche* avait été très remarqué et son auteure, 16 ans, était accueillie sur le plateau d'*Apostrophes*. Deux ans plus tard, un second roman, chez le même éditeur... qui parle de « jeune prodige, dont la maturité a grandi, en même temps que le talent s'est épanoui ». Publicité habile ou talent réel ?

Faire tuer par un frère « pas tout à fait normal » le jeune amant qui leur vole leur mère, voilà l'obsession de Margot, jeune lycéenne de 17 ans. C'est le fil conducteur d'une histoire qui progresse à travers des dialogues courts et incisifs, dans un style direct empreint de cynisme. Un banal accident de voiture mettra fin aux fantasmes des adolescents qui, par crainte du sang, en étaient à envisager l'électrocution ou la strangulation.

Christine Avenir a l'âge de ses héros ; elle a le mérite de ne jamais abandonner cette lorgnette pour dérouler son histoire. On reste surpris néanmoins, on frémit même, devant le monde où elle se cantonne : elle accroche son premier roman au monde de la prostitution et peuple le second d'amants à supprimer. Le père est une ombre derrière les barreaux d'une prison, ou retrouvé pendu dans un taudis. Il n'y a plus dès lors, pour les jeunes héros, d'autre point d'ancrage qu'une mère qu'il faut se réapproprier. Ces images bousculent celles que nous pourrions avoir d'une Belgique conventionnelle et confortable.

Ce qui rejoindra le lecteur, sans doute, c'est chez ces jeunes le regard froid, cynique,



qui étale les faits et l'imagination qui s'emballent et transforment la réalité. Pour l'auteure, le mot *maturité* semble quelque peu prématuré : les horizons devront s'élargir pour donner plus d'épaisseur aux personnages, plus de finesse au regard. Les excès et les limites de jeunesse sont sympathiques le temps de quelques saisons... ou de quelques livres.

Monique Grégoire

MOON PALACE Paul Auster Actes Sud, 1990 ; 32,95 \$

Le héros-narrateur de *Moon Palace* (tr. Christine Le Bœuf) s'appelle M.S. Fogg. Marco (à cause de Polo), Stanley (à cause de Livingstone), Fogg (à cause de Philéas de Jules Verne et d'une anglicisation du nom de son grand-père, Vogelmann, l'homme-oiseau). Et puis, M.S., c'est aussi manuscrit et *fog*, brouillard, brume...

Sous le signe énigmatique et omniprésent de la Lune, M.S. Fogg regarde sa vie vingt ans en arrière. Le premier paragraphe de *Moon Palace* contient toute l'histoire : celle d'un orphelin élevé par son oncle, musicien raté mais sympathique. À travers une série de péripéties et de rencontres, pas toujours vraisemblables mais toujours initiatiques, il retrouve par hasard — toujours le hasard — son grand-père et son père — toujours la paternité. Rythmés par le cycle lunaire, trois générations, trois destins qui font les mêmes expériences : perdent leurs femmes et descendent aux enfers, caverne, désert, désespoir. Chaque génération a ses désastres : génocide des Indiens, ▶

bombe atomique, guerre du Viêt nam.

De New York à la Californie, avec digressions sur la peinture, Edison, le baseball, Paul Auster déploie et empile, servi par son goût pour la citation-collage empruntée à la littérature métaphysique européenne, les tribulations et les robinsonnades de M.S. Fogg, hanté par les grands espaces affuteurs de solitude. Roman picaresque, valise ou gigogne, *Moon Palace* souffre de quelque lourdeur en comparaison de *La trilogie new yorkaise* et de *Espaces blancs*. Une impression de redites donc, dans une rhapsodie qui n'est pas exempte de facéties.

André Girard

AXEL
Bo Carpelan
Gallimard, 1990 ; 43,50 \$

Le poète finlandais d'expression suédoise Bo Carpelan (né en 1926) découvre un jour dans une biographie de Jean Sibelius, que son grand-oncle Axel Carpelan (dont il n'a jamais été question dans la famille) a été l'ami intime et le confident éclairé du grand musicien.

C'est en lisant, un peu plus tard, la correspondance échangée entre Sibelius et ce frère de son grand-père que commence à prendre forme le roman d'Axel : 500 pages de journal parsemées d'épisodes imaginés par l'auteur, où l'on assiste à la lente décomposition d'une vie dédiée en parallèle à la douleur et à un ami génial.

Vie de créateur raté possédant « une vraie nature d'artiste, (mais pas) en quantité suffisante » (p. 244) pour accoucher d'une œuvre en bonne et due forme. N'en doutez pas, cependant, *œuvre il y a* dans les textes merveilleux où cohabitent pauvreté et gravité, le plus simple et le plus profond.

Les réflexions de cet homme *chassé de la vie* méritent bien, en effet, le nom de *création* habituellement réservé

au travail de l'artiste. Le style puissant de Bo Carpelan (traduit par C.G. Bjurström et Lucie Albertini) sert magistralement son ambitieux projet où se trouve réconciliés romantisme et discipline (comme chez Sibelius), beauté et force morale, douleur de vivre et spontanéité intérieure.

Aucune concession au pittoresque et à l'à-peu-près dans cet *Axel* consacré à l'essentiel le plus secret, au vécu qui est en même temps une nostalgie « que l'homme porte en lui (...) et qui lui donne la force de vivre — et la force de s'en aller » (p. 493).

François Mailhot

SIMON LE MAGICIEN
Claude Pasteur
Olivier Orban, 1990 ; 29,95 \$

On ne se lasse pas des romans historiques ! La grande Saga de l'Homme est semée d'une foison de mythes. Voici ressuscité celui de Simon le Magicien ! Pour ceux qui se rappellent leurs classes de catéchisme, il y eut bien à tout le moins un professeur pour leur raconter, fragmentairement, ce débat de miracles, des premiers temps, au cours duquel le paganisme fut une fois encore définitive-

ment confondu. Le Dieu chrétien commence à se faire parcimonieux de miracles trop éclatants et tous les thaumaturges rivaux lui cherchent noise sur ce terrain de la guérison et du prodige. En arbitre des mondanités romaines, en grand dispensateur du pouvoir, Néron s'entichera de Simon le Magicien et fera connaître à ce Vinci avant la lettre le sort d'Icare.

Claude Pasteur, journaliste et historienne, nous fait donc revisiter une période charnière où tous les dieux et toutes les ambitions venaient chercher à Rome, la Rome impériale, une consécration. En ces temps-là, le temporel imposait le spirituel et cherchait à s'y confondre, à s'affubler de toutes les tiaras et mitres du monde. Le pouvoir était conciliaire en ce qu'il intégrait tous les us et coutumes des nations conquises. Les dieux étaient tenus en otages ! À travers Simon, c'est la

prétention scientifique voulant se substituer à la foi que Claude Pasteur illustre, un débat qui se poursuit jusqu'à aujourd'hui, la lutte de l'Homme contre le sommeil de la conscience, le sommeil des passions...

Jean Lefebvre

LA PETITE VERTU
Michel Chaillou
Seuil, 1990 ; 35,95 \$

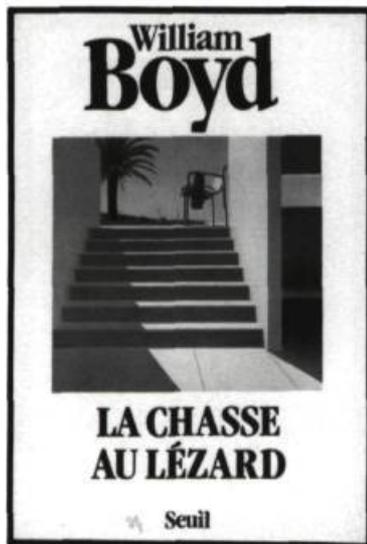
« Huit années de prose courante sous la Régence [...] » L'atmosphère d'une époque serait-elle mieux rendue par la prose courante (traités, pamphlets, dissertations de toutes sortes) sans visée littéraire que par la littérature ? C'est ce que la préface de *La petite vertu*, cette anthologie inusitée parue pour la première fois en 1980, laisse entendre plutôt qu'elle ne le dit.

Les textes, pour la plupart très courts, sont regroupés selon l'année de leur publication, formant des chapitres précédés chacun d'une mise en contexte assez elliptique, rédigée beaucoup plus pour le plaisir de l'écriture — non sans succès d'ailleurs — que pour informer. Il faut en effet un minimum de connaissances historiques pour s'y retrouver. Néanmoins, une « Notice biographique » explique brièvement qui sont les auteurs : voyageur, botaniste, cuisinier ou musicien, qui signent, entre autres : « Voyage de la Louisiane », « Discours sur la structure des fleurs », « Le cuisinier royal et bourgeois, qui apprend à ordonner toute sorte de repas en gras et en maigre... », « L'art de toucher le clavecin », etc.

L'hétérogénéité des propos forme une mosaïque étonnante. On peut tenter soi-même de les regrouper thématiquement, mais la diversité des tons et des styles reste très marquée, même si la plupart des textes sont motivés par le désir de communiquer une technique, de faire connaître, d'instruire. Nous sommes au début de ce qui sera le siècle des Lumières. Il n'est que de consulter la rubrique « Ouvrages généraux » de la liste hebdomadaire des best-sellers pour se convaincre que les recettes de toutes sortes sont encore très appréciées de nos jours.

Hélène Gaudreau





LA CHASSE AU LÉZARD
William Boyd
Seuil, 1990 ; 24,95 \$

Certes William Boyd a ce qu'il est convenu d'appeler du talent, beaucoup même. Mais *La chasse au lézard* ne nous révèle pas un nouvelliste à la hauteur de la réputation qui le précède.

Les seize nouvelles qui composent ce recueil reposent pour la plupart sur un personnage placé en situation de victime. Avant tout romanesques, ces personnages ont besoin d'espace (et ici Boyd fait amplement référence à l'Afrique occidentale où il est né), de temps, de protagonistes auxquels se frotter pour s'imposer au cœur du récit et en assurer le dénouement. L'économie dramatique fait ici place au déploiement de l'artillerie romanesque qui a longtemps fait dire à plus d'un critique — et certains n'en démordent pas — qu'un auteur se faisait la main (ou gardait la forme) en écrivant des nouvelles. Malheureusement ici, c'est un peu l'impression qui se dégage de l'ensemble.

Le fait que l'argument principal de la majorité des nouvelles repose sur la vie sexuelle des personnages ajoute à l'impression de redite qui se dégage de l'ensemble (là où le romancier explore, le nouvelliste piétine parfois). Qu'il évoque les angoisses sexuelles d'un jeune collégien ou les frustrations d'un étudiant anglais séjournant à Nice, qu'il ressorte la blague éculée qui consiste à faire tenir à quelqu'un des propos désobligeants à l'endroit d'une femme dans une langue qui lui est étrangère, l'auteur semble avoir épuisé la veine des sou-

venirs de jeunesse. Certes avec talent, mais ma déception est d'autant plus grande que la nouvelle éponyme et le texte qui suit, « Du soin et de l'attention à donner aux piscines » — de loin la meilleure nouvelle de tout le recueil — annonçaient beaucoup mieux.

Jean-Paul Beaumier

**UN MEURTRE QUE
 TOUT LE MONDE COMMET**
Heimito von Doderer
Rivages, 1990 ; 13,95 \$

Comme ces littératures ont vieilli ! Telles des architectures de gare ! Sont passées sur ces tentatives globalistes toutes les gommages des minimalistes et l'ellipse télégraphiste des *life reporters*.

Von Doderer, à la manière de tous les *classiques* du début de ce siècle vingtième, tente d'encarter dans son œuvre toutes les trajectoires d'une vie, de décrypter un sens. Dieu est mort, il faut à tout prix lui substituer un principe scientifique ! Quitte à ravalier la façade des vieilles mythologies. Force de l'habitude ! Aussi, ce roman oscillera entre l'analyse existentielle, des péripéties de polar et la méthode Flaubert. Pour aboutir à un constat de bêtise associé à la force brute du destin.

Tout se passe dans les années vingt. Les grands enjeux historiques qui se joueront dans la prochaine décennie ne sont pas encore entrés en scène. Pas un nazillon à l'horizon ! Les gens de Berlin rivalisent d'amabilités avec les étrangers... de passage. L'Autriche s'annexe déjà d'elle-même à l'Allemagne flamboyante ! Dans ce récit truffé de psychanalyse, l'inconscient joue les aveugles en quête de pain, mendiant d'une logique qui se meurt. C'est ce monde qui enfantera Dada ! Et...

Pour nous, d'aujourd'hui, qui, l'espace d'une saison, crûmes vivre la Fin de l'Histoire, ce roman, outre de nous replonger dans une certaine nostalgie de temps pas si anciens, révélera que nous savons bien peu du présent et de ses conséquences d'avenir. Qu'il faudra ré-enfanter l'Histoire ! Méthode polar ? Méthode Flaubert ? Ou quoi d'autre ?... (tr. Pierre Deshusses)

Jean Lefebvre

**Yves
 Navarre**

**DOUCE
 FRANCE**

Roman-roman tout plein de silences, de non-dit, de convention, d'égoïsme, de peur et d'appels, tout ce qui fait « la grandeur de la province des textes, chacun étant l'otage des silences des autres ». La province de *Douce France* n'a pas de frontières. Cette chronique familiale va droit au but.

19,00 \$

Pour recevoir catalogue et liste de prix, écrire à : **Leméac Éditeur Inc.**
 3575 boul. Saint-Laurent, bureau 902, Montréal H2X 2T7
 Tél. : (514) 848-1096 — Fax: (514) 848-9906

La littérature d'aujourd'hui

LEMÉAC